

# Télérama

## La ville de Sète transfigurée par Stéphane Couturier

Normalement consacré à la photographie documentaire, le festival de Sète ferait-il entrer cette année le "diable" dans la maison ? Aussi éloignées du reportage que de la carte postale, les "hybridations" de Stéphane Couturier révèlent une ville-port que les vieux Sétols, sous le charme, pensaient pourtant connaître.

Chaque année Images singulières invite un artiste de renom à porter un regard sur la ville. Les styles des uns et des autres – le Suédois Anders Petersen (en 2008) ou le Français Richard Dumas (en 2014) – sont immédiatement reconnaissables, mais tous ont joué le jeu de photos prises sur le vif. En décidant de choisir Stéphane Couturier (né en 1957) pour ce dixième rendez-vous de la photographie documentaire, le festival change complètement d'optique.

Contrairement à ses prédécesseurs, le photographe est un « plasticien », c'est-à-dire qu'il ne réalise pas des reportages mais se sert de ses images prises dans la ville comme d'une matière première qu'il retravaille et modèle sur son ordinateur. Parfois jusqu'à l'irréalité à la façon d'un peintre. Certains de ses « tableaux photographiques » sur Sète évoquent d'ailleurs « Le Grand remorqueur » (1923) de Fernand Léger ou les toiles très graphiques de la fin des années 1910 du Russe constructiviste Alexander Rodtchenko. Impossible pourtant d'assimiler son travail à de l'art moderne. L'artiste ne rend pas la ville abstraite. Tout au contraire, Stéphane Couturier la transfigure, en révèle l'âme, le passé, la face cachée.

### Penser ses œuvres comme un vigneron ses vins de garde

Lorsque le festival lui propose en juillet dernier cette commande, sa première réaction est de refuser.

« Sète est une ville très belle, trop belle, explique-t-il, et le délai, beaucoup trop court pour moi. » Le photographe travaille en effet dans la lenteur, pense ses œuvres comme un vigneron ses vins de garde. Et puis le défi lui a plu : « J'ai décidé de me jeter à l'eau. Je suis venu une première fois une semaine en octobre faire des photos, la peur au ventre. Au bout de quelques jours, j'avais le dos bloqué et je ne pouvais plus transporter mon matériel. Je suis revenu une autre semaine en novembre. Je me suis retrouvé à la fin de l'année dernière avec quelques centaines d'images à ma disposition... En général je les laisse vieillir au moins six mois avant de m'y pencher. Là il fallait agir vite... »



Télérama - 15 mai 2018  
Arts & Scènes / Images singulières  
*La ville de Sète transfigurée par Stéphane Couturier / par Luc Desbenoit*

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD  
[www.galeriegaillard.com](http://www.galeriegaillard.com)

Si ce travail sur Sète est exceptionnel, c'est qu'il bénéficie des recherches incessantes de son auteur, depuis ses débuts en 1990. Stéphane Couturier a en effet commencé par une photographie documentaire de bâtiments, d'architectures, dans la tradition de l'école allemande, avec des vues frontales prises à bonne distance pour les rendre aussi neutres que possible. Influencé par le mouvement de la « new topography » des années 70, il décelait la beauté cachée de banales zones pavillonnaires. Ses images en grands formats étaient exposées en diptyques, en deux points de vues différents sur le même sujet pour en montrer les facettes comme la fiche anthropométrique d'un individu pris de face et de profil.

## La fusion des clichés

Puis en 2005, lors de son « reportage » dans les usines de montage de Toyota à Valenciennes, il décide non plus de présenter ses clichés les uns à côté des autres mais de les fusionner, en les superposant. Le résultat se révèle d'une très grande beauté : la chaîne de montage semble dématérialisée, animée d'une vie propre sur une planète virtuelle, informatisée, robotisée, autonome, de laquelle tous les êtres humains auraient disparu.

Pour Sète, Stéphane Couturier adopte cette même technique de « l'hybridation » de deux ou trois images. Il photographie ainsi le canal bordé de façades serrées comme une foule pour accompagner les bateaux vers le grand large, une grue portuaire, un bar, la Vierge de l'Eglise Saint-Louis qui domine la ville... Puis se tourne et prend une autre image en contrechamp. Il fixe l'endroit et l'envers d'un même lieu qu'il fusionne savamment sur son ordinateur pour donner l'illusion qu'il ne s'agit que d'une seule photo à la profondeur étonnante, un rien irréelle, de telle façon qu'on en cherche la singularité.

## La palette de couleurs italiennes de Sète

L'effet provoqué est aux antipodes de la dématérialisation des usines Toyota. Ses images qui fourmillent de détails donnent au contraire l'impression de s'immerger dans une réalité révélée, évidente et pourtant à peine visible. On y découvre ainsi en condensé la palette de couleurs italiennes de Sète – ses jaunes, ses bleus, ses ocres, ses gris – comme le rappel des vagues successives d'immigrations italiennes y ayant imposé ses marques. On y voit aussi la matière des façades, la légère décrépitude d'une cité populaire autrefois riche et qui subit la crise de la pêche, quelque chose « d'un peu branlant », selon l'expression de l'artiste. Couturier traite aussi de sa reconversion vers le tourisme dans un « tableau photographique » grouillant de bateaux de plaisance et de mats.

Ses images n'ont rien de la carte postale qui fige un endroit. Elles sont vibrantes d'échos visuels. Elles condensent de façon vertigineuse les impressions que l'on ressent en flânant sur les bords du canal, en grim pant dans les ruelles enchevêtrées étroites et ombreuses pour se protéger de la forte lumière du Sud. Elles éblouissent même les vieux Sétois, qui commentent dans l'exposition la redécouverte d'une ville qu'ils pensaient connaître sur le bout des doigts.

Par Luc Desbenoit.

### À voir

« Images singulières », jusqu'au 27 mai 2018 à Sète (34),  
entrée libre de 10 heures à 19 heures.  
Renseignements : 04-67-18-27-54.

Catalogue pour le travail de Stéphane Couturier aux éd. Cétàvoir/ le Bec en l'air (96 p., 25 euros).